

Préface

HANS PETER LUND *

Le colloque dont nous publions ici les actes est le second colloque international « extra muros », c'est-à-dire hors de Paris, organisé par la *Société d'Histoire littéraire de la France*, le premier ayant eu lieu à Fribourg-en-Breisgau en 2004 sur le thème de « Littérature et démocratie », suivi d'une journée d'étude à la Sorbonne, en 2005¹. Le colloque est en même temps un des « symposiums » que l'*Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark* consacre tous les deux ans à un sujet relevant des lettres et sciences humaines. Le bureau de l'Académie royale a bien voulu accepter et appuyer l'idée de cette entreprise commune, et contribuer, avec la Fondation Carlsberg, à sa réalisation dans ses locaux à Copenhague. Ont contribué également au financement du colloque : l'Ambassade de France et le Département d'Études anglaises, germaniques et romanes de l'Université de Copenhague.

*

* De l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark. Université de Copenhague.

¹ Voir les actes publiés dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2005, n° 2, et 2006, n° 2.

Connais-tu cette terre où les myrtes fleurissent,
 Où les rayons des cieux tombent avec amour,
 Où des sons enchanteurs dans les airs retentissent,
 Où la plus douce nuit succède au plus beau jour ?

Ces vers, qui constituent le début de l'*Épître sur Naples* de Madame de Staël, composée en 1805², tout en citant la chanson de Mignon de Goethe, invitent le lecteur à participer à la grande communion avec l'Italie de l'époque romantique. L'omniprésence de l'Italie, cependant, ne tient pas seulement à une telle invitation à l'évasion, mais tout aussi bien à des réflexions sur l'histoire, celle de Rome en particulier, comme le montre Madame de Staël dans le même texte. Ce double point de vue est confirmé dans son roman de 1807 avec l'« improvisation de Corinne dans la campagne de Naples » : « La nature, la poésie et l'histoire rivalisent ici de grandeur, ici l'on peut embrasser d'un coup d'œil tous les temps et tous les prodiges. » L'histoire de Corinne est, dans notre publication, interprétée et mise en perspective par Michel DELON.

Considérons donc *Corinne, ou l'Italie*, parue en 1807 (il y avait de cela, au moment du colloque, très exactement deux cents ans), comme l'occasion favorable à une rencontre ayant pour visée l'important éventail d'inspirations pour l'imaginaire romantique, inspirations venues de l'image qu'on pouvait se faire de l'Italie, des voyages en Italie, des mythes attachés à ce pays, et de son histoire même.

Certes, Madame de Staël n'était pas la seule personne à subir l'attrait de l'Italie. Udo SCHÖNING démontre l'intérêt que prenait aussi la littérature italienne, en même temps que pour la grande dame, pour un Ginguené et un Sismondi. De même, avant et dans les mêmes années que Madame de Staël, beaucoup d'autres voyageurs, de traducteurs de l'italien vers le fran-

2 Cités ici d'après les *Œuvres complètes de Mme la baronne de Staël publiées par son fils*, t. XVII, Treuttel et Würtz, Paris, 1821, p. 401.

çais avaient fait des découvertes (Madame de Staël elle-même traduisait des poètes italiens, et publiait des réflexions théoriques sur la traduction³). Quelques secrétaires d'ambassade et autres Chateaubriand l'avaient précédée. Les deux premiers articles de ces *Actes* traitent justement de l'Enchanteur, dont les deux séjours italiens sont définis, par Marc FUMAROLI, comme, respectivement, l'accomplissement de sa conversion (Rome) et l'expérience d'un homme « civilisé » (Venise), alors que Winfried WEHLE analyse, dans le contexte de l'œuvre de Chateaubriand, la visite au Vésuve qu'il compare avec celle de Goethe.

Suivent rapidement les amateurs d'art comme Stendhal, présenté ici par Karin GUNDERSEN, les voyageurs avides d'inspiration comme Nerval, au sujet duquel John JACKSON interprète « Sylvie », le *Voyage en Orient*, les *Chimères*, etc. à la lumière d'un désir de renaissance chez le poète, des historiens comme Michelet voyant l'histoire de l'Italie comme une histoire prométhéenne (article de Hans Peter LUND), de peintres aussi comme Granet, dont Denis COUTAGNE commente les peintures du Colisée. Peut-être ce passage de l'*Octavie* de Nerval illustre-t-il le mieux cet attrait général :

Ce fut au printemps de l'année 1835 qu'un vif désir me prit de voir l'Italie. Tous les jours en m'éveillant j'aspirais d'avance l'âpre senteur des marronniers alpins ; le soir, la cascade de Terni, la source écumante de Téveroni jaillissaient pour moi seul entre les portants éraillés des coulisses d'un petit théâtre... Une voix délicieuse, comme celle des syrènes, bruissait à mes oreilles, comme si les roseaux de Trasimène eussent tout à coup pris une voix...

Compte tenu des perspectives ouvertes par les divers voyageurs, il nous a semblé décisif, au moment d'organiser ce colloque, de ne pas nous arrêter à l'anniversaire de *Corinne*, mais d'embrasser un plus vaste échantillon où l'on trouve un nombre

3 *Ibid.*

d'écrivains et d'artistes partageant avec elle, à l'époque romantique, cette fascination pour l'Italie.

Si l'on remonte à Montaigne, on se rend vite compte de la disparité des approches de l'Italie, des différents modes de réaction et des modèles de pensée que le pays et son histoire ont suscités au cours des siècles. Tout ce qui sépare Montaigne de Madame de Staël dans leurs approches tient en deux mots : activité et émotivité. À quoi s'ajoute, chez un président de Brosses, le souci de l'exactitude et de l'exhaustivité. En 1739, il part pour l'Italie ; dans les lettres, où il raconte son voyage, il donne cette précision à son destinataire en France : « Routes, situations, villes, églises, tableaux, petites aventures, détails inutiles, gîtes, repas, faits nullement intéressants, vous aurez tout. » Alors que Montaigne, en philosophe de la Renaissance, s'initie à l'étrangeté de l'autre pays – sa visite au Vatican est typique à cet égard –, de Brosses, lui, s'attache à *voir*, à *communiquer* et à *faire connaître*, approche propre aux Lumières ; aussi voit-on de Brosses, dans un *Mémoire sur le Vésuve*, établir une longue liste des différentes couches du volcan (« Première couche : Terre légère et labourée, douze palmes. Seconde : Lave ou pierres vitrifiées. Troisième : Terre pure, trois palmes... » etc. etc.) sans aucune mention des sentiments suscités par cette exploration. La description de son « Excursion au Vésuve » se fait dans un style sobre et précis : « Le gouffre actuel a la forme d'un cône renversé, ou d'un verre à boire, terminé dans son fond par une plaine rougeâtre, d'environ cinquante toises de diamètre et légèrement crevassée en quelques endroits »⁴. Cependant il sait aussi admirer et faire partager aux autres cette admiration, mais sans dépasser le plan des apparences. Les *vues*, les *veduti* – qu'on pense aux toiles de Canaletto – importaient surtout, pendant le XVIII^e siècle, aux admirateurs de l'Italie. Quelques rares fois, annonçant les nouveaux temps, le président de Brosses s'arrête, tout comme Corinne,

4 Nous citons les *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 & 1740 par Charles de Brosses*, t. I, Paris, Librairie académique, 1869, pp. 397 et 355.

aux prodiges, à la « *magie* » (le terme est de lui) du voyage. Il découvre, et en découvrant, on sent chez lui aussi la fascination.

Plus proche du romantisme, Dupaty décrit avec une verve toute nouvelle, un pathétique apparenté au nouvel intérêt rousseauiste pour les phénomènes de la nature, et une focalisation nette sur le moi et ses réactions, le spectacle du volcan :

Je m'arrêtai un moment pour contempler.

Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississaient de la fumée du volcan, et flottaient autour du mont; derrière moi, le soleil, précipité au-delà des montagnes, couvrait de ses rayons mourants la côte de Pausilippe, Naples et la mer ; tandis que sur l'île de Caprée la lune à l'horizon paraissait; de sorte qu'en cet instant je voyais les flots de la mer étinceler à la fois des clartés du soleil, de la lune et du Vésuve. Le beau tableau!

Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jetai à travers les nuages, et je continuai à gravir. Je parviens enfin au cratère.

C'est donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples, où dans ce moment on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère! Quelle fournaise ardente au milieu! D'abord, ce brûlant abîme gronde; déjà il vomit dans les airs avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, une immense gerbe de feux: ce sont des millions d'étincelles; ce sont des milliers de pierres que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent; en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abîme tout à coup se referme; puis tout à coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie: cependant la lave s'élève sur les bords du cratère; elle se gonfle, elle bouillonne, coule... et sillonne en longs ruisseaux de feu les flancs noirs de la montagne!

J'étais vraiment en extase. Ce désert! Cette hauteur! Cette nuit! Ce mont enflammé! Et j'étais là⁵.

De découvertes en découvertes, depuis le président de Brosses et l'œuvre d'initiation de *Corinne*, en passant par Dupaty, l'Italie devient ainsi plus familière aux Français : l'article de Fritz NIES

5 Charles Mercier Dupaty, *Lettres sur Italie*, Paris, Desenne et Maradan, an V-1797, t. III, p. 75-77.

sur les textes traduits en français à l'aube du romantisme témoigne du « transfert » des textes qui, entre autres choses, forment cette familiarité. La vie et la culture des Italiens figureront, quelques décennies plus tard, avec une certaine évidence pour certains : « Comme le savent les connaisseurs... », dit Balzac dans l'incipit à sa nouvelle vénitienne *Massimilla Doni*, et c'est bien aux connaisseurs que Balzac s'adresse, lorsqu'il écrit, dans cette même nouvelle, que « L'ouverture d'une saison [d'opéra] est un événement à Venise comme dans toutes les autres capitales de l'Italie ». Dans les années mil huit cent trente, on était ainsi au courant, ou plutôt, le *Tout-Paris* était au courant... les spécialistes en tête, qui regardaient de loin la musique de Rossini qu'on écoute dans le même texte de Balzac (cf. ici l'article de Svend BACH).

Tout ceci pour constater que l'Italie des romantiques garde sa *magie*, avec son peuple toujours fascinant et un brin mystérieux, avec ses vestiges antiques, ses œuvres d'art, et aussi cette nature qui frôle l'exotisme, l'Afrique, si proche, même l'Orient. C'est sans doute encore cette magie que le pays exerce sur la oh ! combien romantique et rêveuse Emma Bovary quand, « au galop de quatre chevaux, elle [est] emportée [...] vers un pays nouveau » pour s'installer « dans un village de pêcheurs », dans une maison « ombragée d'un palmier, au fond d'un golfe, au bord de la mer ». L'Italie est devenue, le romantisme passé, un champ de fantasmagories ; ce n'est plus l'Italie, mais une fiction formée de clichés, un pays de pacotille ouvert à toutes les rêveries.

Notre champ est ici principalement littéraire, comme nous le dicte la vocation de la Société d'Histoire littéraire de la France. Cependant, nous avons jugé intéressant, comme on a déjà pu le constater, de l'élargir au domaine des arts, à savoir à celui de la peinture – on admirera ici le parcours fait par Else Marie BUKDAHL de la fascination exercée sur Géricault et Delacroix par les peintres de la Renaissance italienne – et puis de réserver une place également à un écrivain connu de tous, qui aimait beaucoup la France, qui connaissait très bien la littérature ro-

mantique française, et qui, dans ses voyages, allait tantôt en France, tantôt en Italie : Hans Christian Andersen, dont les impressions d'Italie et tout particulièrement celles de Naples sont ici même commentées par Dan RINGGAARD. La localisation du colloque à Copenhague invite à cet élargissement aussi dans le domaine des arts à cause de la présence, à Rome, à côté des artistes français, de peintres danois tels que Eckersberg, et de sculpteurs comme Thorvaldsen.

Ainsi, notre domaine n'est pas trop restreint. Il l'est, pourtant, par rapport à d'autres approches, comme celle présentée par la Fondation pour les études romantique en Allemagne (*Stiftung für Romantikforschung*) dans le volume *Rom – Europa. Treffpunkt der Kulturen 1780-1820*⁶. Cette publication, qui contient les actes d'un colloque qui s'est tenu à Rome en 2002, se situe plus ou moins dans le courant des études de « transfert » culturel, ou échanges des cultures, courant qui s'est montré particulièrement riche ces dernières années comme le prouve aussi l'exposition *Marianne und Germania 1789-1889* organisée à Berlin en 1996-1997⁷. Le titre et le sous-titre de *Rom – Europa* accentuent la différence entre l'histoire de la culture – Rome est par définition avec ses ruines le lieu de la culture européenne à travers les âges – et l'imaginaire moderne qui se joue volontiers de l'histoire et, en tout cas, de ce qui est le propre des « antiquaires » et des historiens : l'exactitude, sinon la science. Winckelmann, un des premiers historiens de l'art et de l'esthétique de l'art en Europe, appelait, comme nous le rappellent Paolo Chiarini et Walter Hinderer, à des recherches (« fortgesetzte unermüdete Untersuchung, nähere Durchforschung ») en vue d'une compréhension plus profonde de l'art des anciens. La *magie* exercée par l'*Italie* n'entraîne pas dans ses propos, auxquels on peut facilement op-

6 [*Rome-Europe. Point de rencontre des cultures*], éd. par Paolo Chiarini et Walter Hinderer, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006.

7 Voir le catalogue raisonné portant le même titre, publié aux éditions Aragon à l'occasion de l'exposition par Marie-Louise von Plessen.

poser l'éventail de désirs, de sensations et de visions, tout cela mélangé dans l'imaginaire du poète, chez les romantiques.

Décidément, Italie devient aussi autre chose qu'une partie intégrante et obligatoire de la formation culturelle des Européens transalpins : elle fait partie, au contraire, de cet imaginaire qui forme et déforme leur conception subjective et individuelle et leur approche plus académique d'une réalité qui, avec son côté de représentation historique, est en même temps exotique, étrangère, fascinante, pour devenir aussi, ensuite, le signe d'un passage politique vers la liberté et l'autonomisation.

Ce triple caractère du pays avait trouvé son expression privilégiée chez Chateaubriand qui fait le point, dans un seul petit chapitre, de ses activités et de ses impressions lors de deux séjours à Rome : attentif à la vie du peuple (« Dans ces architectures [de la Villa Madama] changées en fermes je ne trouve souvent qu'une jeune fille sauvage, effarouchée et grimpanche comme ses chèvres »), amateur d'art (« j'admire en passant à Sainte-Agnès une tête de Christ par Michel-Ange »), et historien (« en parcourant ce chemin de ronde, je lis l'histoire de la reine de l'univers païen et chrétien »)⁸.

Alors que, dans les actes du colloque Rome-Europe de 2002, il s'agissait plutôt de « différences et de différentiations telles qu'elles se développent dans le transfert des cultures dans la capitale de l'Europe », et de « l'initiation à l'art italien », avec pour exemples, Goethe, Herder, Friederike Brun, Carstens, Shelley, Keats, Byron, etc., nous nous éloignons, dans les actes que nous publions dans le présent volume, des contacts immédiats et concrets, pour nous diriger vers cette Italie souvent considérée et vécue en biais et indirectement, colorée par l'imagination, et finalement déterminée par *autre chose*. L'appel de Balzac, formulé dans le conte *Les deux amis* ne disait probablement pas autre chose que le souhait de voir enfin surgir une image nouvelle de ce pays :

8 *Mémoires d'outre-tombe*, éd. J.-C. Berchet, Garnier, t. III, Livre XXX, chap. 13.

Italie, ne te lèveras-tu donc jamais en masse pour exterminer les sots livres que tant de sots ont faits sur toi ! [...] Si je vais visiter cette contrée, je serai comme un homme prudent qui ne publie pas ses conquêtes et jouit dans le silence des trésors qu'il trouve... Cette terre n'a pas un vallon secret où un voyageur puisse se dire : « Je parviens ici le premier... »⁹

Or, chez certains, l'Italie est surtout *ailleurs*, sinon *l'ailleurs* tout court, un drame, vraie pièce de théâtre comme chez Michelet, un monde féminin dangereux comme chez Andersen, un certain ton musical comme chez les admirateurs de Rossini en France, un pays, donc, plongé dans l'imaginaire romantique. C'est surtout ce pays-là, cet ensemble admiré et rêvé, offert à toutes les imaginations, que nous avons voulu évoquer dans le présent colloque.

9 Texte de 1830, in: *Balzac. Nouvelles et contes, 1820-1832*, éd. Isabelle Tournier, Quarto, Gallimard, 2005, p. 580. Cf. *ibid.*, p. 700, *La mort de ma tante*. – Pour Balzac et l'Italie, voir aussi *Balzac et l'Italie : lectures croisées*. Paris-Musées. Éditions des Cendres, 2003.